La conception de la Révolution d'un révolutionnaire allemand : Georg Forster

Rupture ou reconstruction ?

Marita Gilli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/8503>

DOI : 10.4000/ahrf.8503

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2007

Pagination : 67-81

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Marita Gilli, « La conception de la Révolution d'un révolutionnaire allemand : Georg Forster », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 347 | janvier-mars 2007, mis en ligne le 01 mars 2010, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/8503> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.8503>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

La conception de la Révolution d'un révolutionnaire allemand : Georg Forster

Rupture ou reconstruction ?

Marita Gilli

- 1 Dans son œuvre, Georg Forster s'exprime à deux reprises au sujet des révolutions ou de la révolution. Sa réflexion apparaît d'abord dans le récit de voyage qu'il rédige au terme de son périple dans le Rhin inférieur où il traverse des villes en révolution et qui paraît sous le titre *Ansichten vom Niederrhein, vom Brabant, Flandern, Holland, England und Frankreich, im April, Mai und Junius 1790*. Ce récit est complété par deux publications auxquelles il travaille en 1791 et 1792 : *Revolutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790¹* et *Erinnerungen aus dem Jahre 1790 in historischen Gemälden und Bildnissen von D. Chodowiecki, D. Berger, Cl. Kohl, J.F. Bolt und J.S. Ringk²*. Ensuite, sa pensée s'infléchit dans les textes qu'il rédige au cours de la Révolution française, particulièrement lors de son séjour en France en 1793. L'évolution de sa réflexion n'est pas le produit d'une pure spéculation intellectuelle ; elle est aussi liée au rapport direct et vécu qu'il entretient avec la Révolution³.

La légitimation de la Révolution

- 2 Dans les *Ansichten vom Niederrhein*, Forster ne traite que des révolutions à Liège, dans le Brabant et en Hollande. Il n'aborde donc pas la France qu'il réservait pour la dernière partie de son ouvrage, resté inachevé, non seulement en raison de ses activités politiques à Mayence, mais aussi de son exil parisien qui le sépare, dès mars 1793, de ses manuscrits⁴. Forster disserte sur la Révolution française dans les deux autres écrits. Dans *Revolutionen und Gegenrevolutionen*, il évoque également les révolutions en Hongrie, en Pologne et en Suède, tout en constatant qu'elles ne se ressemblent en aucune façon et qu'elles ont plus ou moins avorté.
- 3 Dans les *Ansichten vom Niederrhein*, sa réflexion porte surtout sur les causes des révolutions. Il les découvre essentiellement dans l'oppression et le despotisme absolu et montre que, lorsqu'une situation politique et sociale se dégrade, un climat propice à

une révolution s'instaure. Pour lui, les Lumières ne sauraient engendrer de révolution comme le montre l'exemple de Bruxelles où une révolution s'est produite alors que les Lumières ne jouent aucun rôle dans cette ville. « Que personne ne vienne me répéter ce misérable lieu commun colporté habituellement par bien des apôtres du despotisme, que j'ai déjà entendu répéter à satiété par des perroquets, et selon lesquels les Lumières seraient à l'origine des révolutions politiques »⁵. On ne peut imaginer, ajoute Forster, de ténèbres plus épaisses ni de fanatisme plus grand qu'à Bruxelles. La révolution éclate en réalité quand les passions sont trop excitées et quand la tyrannie devient insupportable⁶. En affirmant ainsi qu'une révolution ne se fait pas avec des idées, mais qu'elle se déclenche à partir du moment où la tyrannie n'est plus tolérable, Forster s'éloigne des autres penseurs allemands du XVIII^e siècle qui pensent que la révolution est la mise en pratique de leurs idées philosophiques – ce qui explique leur déception par la suite –. Forster, pour sa part, ne ressentira pas cette déception, car, dès le début de sa réflexion sur la révolution, il analyse des situations concrètes : à Bruxelles, c'est le fanatisme qui a provoqué la révolte, et en Hollande, de nouvelles révolutions sont prévisibles parce que ce pays est en train de subir toutes sortes de vexations. Il considère que les multiples brimades sont le germe d'une révolution qui mettra peut-être un siècle à mûrir, mais qui se produira inéluctablement. En ce sens, Forster légitime la révolution par le droit naturel. Tant que le peuple ne jouit pas de tous ses droits, on peut s'attendre à des mouvements de révolte, même en Angleterre où le peuple n'est pas suffisamment représenté. Exiger le libre usage de la raison et des droits de l'homme est un principe et une revendication intangibles. Aussi, ces révolutions qu'une oppression trop vivement ressentie rend possibles sont-elles violentes et naissent-elles rapidement, chez l'homme comme dans la nature.

4 Une fois les conditions créées, Georg Forster observe que la révolution éclate soudainement. Quand les mœurs sont dissolues, les références religieuses critiquées, la hiérarchie en décadence et l'équilibre des forces détruit et lorsqu'il existe, en outre, des exemples d'États libres comme le sont les États-Unis d'Amérique, une cause matérielle apparemment minime – une pénurie de bois par exemple – suffit à déclencher la révolution. Forster illustre cette pensée par l'image suivante : « L'étincelle qui s'éteint sur une substance de même nature peut provoquer un incendie si elle trouve une matière inflammable déjà prête ; et des matières hétérogènes peuvent même, dans certaines circonstances, s'allumer d'elles-mêmes »⁷. Dans *Revolutionen und Gegenrevolutionen*, il écrit également qu'une goutte d'eau suffit à faire déborder le vase. Ce phénomène s'est passé à Liège où le despotisme est devenu si insupportable qu'une violente crise s'est produite quand l'interdiction d'exporter les grains est restée sans effets ; et c'est ce qui se passera sans doute, affirme-t-il, à Amsterdam.

5 Par la suite, la révolution peut aussi se comparer, selon lui, à une force de la nature. Une fois commencée, elle se développe, comme elle, de façon irrésistible. La tyrannie stimule la force, la résistance endure les sens, les mauvais traitements rendent les hommes dignes et la fermeté dans la douleur inspire l'enthousiasme. Quand le feu de la révolution s'allume, il détruit tout ce qui s'oppose à lui. Les révolutions sont des convulsions rapides qui changent le monde de fond en comble, chez l'homme comme dans la nature. Forster établit un parallélisme entre la révolution et la violence naturelle et il évoque l'orage et l'éruption volcanique contre lesquels la lutte est impossible. Il en est de même des tempêtes dans le monde moral : les éruptions de la passion sont tout aussi utiles que les orages dans la nature, elles purifient et rafraîchissent l'air politique. Dès le début, Forster conçoit la révolution comme un

mouvement violent et purificateur, conception qui apparaissait déjà en 1782 dans une lettre adressée à son père : « L'Europe semble être sur le point d'accomplir une révolution terrible. – Vraiment, la masse est si corrompue que seule une saignée pourra être efficace »⁸. Il a recours aux mêmes images dans sa description de la fête du Champ de Mars en juillet 1790 qu'il livre au lecteur de ses *Erinnerungen aus dem Jahre 1790* : « Comme la dévastation de la Calabre par le tremblement de terre, l'explosion qui a lieu actuellement en France nous paraît être un phénomène intéressant »⁹. Forster achève le passage en évoquant une explosion du Vésuve avec ses aspects à la fois négatifs et positifs.

- 6 Mais les caractères de la révolution ne se résument pas à l'expression de ces phénomènes naturels. La révolution lui paraît être aussi animée de forces antinomiques. La considérant comme une crise sanglante, il tente de lui trouver un sens et la justifie par la dialectique de l'histoire qui est comparable à celle de la nature. Cette pensée dialectique le distingue aussi bien du rationalisme que du conservatisme et de l'historisme. Pour lui, c'est l'action de forces antagoniques qui constitue le moteur de la révolution. Comme dans la nature, cette action de forces opposées produit des catastrophes, mais celles-ci peuvent être salutaires. Dans une œuvre antérieure, *Cook der Entdecker*, il avait déjà démontré que l'antinomie était inhérente à la nature et la société : l'affrontement de forces contraires représente le véritable rythme de la nature. Spectateur de la révolution, il analyse les combats internes qui la traversent du même point de vue dialectique. Comme l'antinomie fait partie des données de la nature et de l'histoire, on la découvre aussi dans le mouvement révolutionnaire. La marche en avant s'opère grâce à l'antagonisme de forces contraires représentées par les dissensions et non pas dans l'équilibre constant de ces dernières.
- 7 Analysant la révolution de Liège, Forster estime que les Liégeois se sont révoltés parce qu'ils ne pouvaient admettre plus longtemps un contrat qui blesse les bonnes mœurs. Ce peuple, pourtant habitué à la servitude, s'est réveillé à la suite de brimades répétées. Cet exemple montre qu'il arrive un moment où le peuple rendu esclave par le despotisme finit par trouver la force de se révolter : « Les actes de despotisme de plus en plus graves et fréquents accomplis par l'évêque avaient à ce point agrandi le fossé entre lui et les États que l'exemple de la France et du Brabant était à peine nécessaire pour que se produise une violente crise qui, partout où le despotisme n'a pas réussi à soumettre complètement la réflexion des peuples enchaînés et à faire des hommes moins que des bêtes, sont tôt ou tard la conséquence d'une oppression trop brutale »¹⁰. Forster observe donc que tous les changements intervenus dans ce petit État ont pour origine la violence. C'est elle qui a fondé le despotisme et c'est grâce à elle que la liberté a été en partie retrouvée en 1789. Et seule la violence permettra au peuple de préserver ses conquêtes, car la liberté conquise demeure toujours fragile.
- 8 Forster est logiquement amené à considérer également le rôle du peuple dans la révolution en menant une analyse comparative de la situation des États européens : « La voix du peuple ne devient une loi divine infaillible qu'au moment où l'amour des lois et de la patrie l'enthousiasme au point de lui insuffler le courage et la force de mépriser la mort. Les citoyens pauvres d'un État pauvre sont capables de ce sacrifice ; en revanche, quand on est habitué à un certain luxe auquel on ne peut parvenir que par la richesse ou quand l'occupation mécanique qui consiste à accumuler des trésors remplace le plaisir, l'indépendance de la volonté doit bientôt laisser la place à la sécurité de la propriété »¹¹. Dans *Revolutionen und Gegenrevolutionen*, il estime que c'est

seulement en France et à Liège que la révolution a eu pour but ou pour prétexte l'amélioration du sort du peuple. Partout ailleurs, ce sont des classes privilégiées qui se sont révoltées, soit pour gagner du pouvoir, soit pour consolider leurs privilèges. Quand elles ont pu amener le peuple à prendre leur parti, elles ont atteint leur but, comme en Hollande et en Belgique. Lorsque le peuple semblait assez éclairé comme en Suède, il s'est allié au roi contre la noblesse, mais quand il n'a joué aucun rôle comme en Hongrie, la révolte de la noblesse n'a pu parvenir à maturité.

- 9 Forster ne recule donc pas devant le recours à la violence. En opposition à Franklin qu'il admire pourtant, il est un des rares écrivains de cette époque à accepter la violence de la révolution et même à la justifier, que ce soit à Liège ou en France. « Qu'il est beau le spectacle des forces en lutte ; beau et sublime même dans leur effet le plus destructeur ! »¹², s'exclame-t-il dans les *Ansichten vom Niederrhein*. Mais en même temps, il relativise cette violence. Ainsi, à Lille, il est frappé par le calme et la vie active qui se poursuit alors que les journaux ne parlent que de bains de sang, de troubles et d'anarchie. Il dénonce alors les motivations de ceux qui mettent en avant cette violence et la soustraient de son contexte plus général : « Il ne vaut pas la peine de combattre les moyens pitoyables dont se servent certains écrivains abjects parmi nous, s'efforçant de présenter comme des énormités épouvantables et des souillures dans le cours de l'histoire les quelques malheurs inévitables qu'une grande Révolution entraîne obligatoirement avec elle, tandis qu'ils comptent pour rien le meurtre systématique de milliers d'hommes causé par l'ambition des despotes belliqueux et l'extorsion de redevances exorbitantes qui ruine lentement la vie de centaines de milliers de personnes »¹³. Tout en estimant qu'on exagère l'aspect violent de la Révolution française, il ne recule cependant pas devant son emploi, car la révolution est, en soi, un événement susceptible de transformer le monde.
- 10 Parmi les révolutions abordées, il attribue déjà un rôle prédominant à la Révolution française qui a provoqué la chute de la monarchie. *Revolutionen und Gegenrevolutionen* s'achève par l'évocation de cette révolution considérée comme un grand spectacle à côté des petites « convulsions » qui se sont produites ailleurs. L'événement décisif pour lui est son passage à Paris en 1790 à la fin de son voyage. Séjournant trois jours lors des préparatifs de la fête du Champ de Mars, il relate ses impressions dans le septième tableau des *Erinnerungen : Französischer Enthusiasmus auf dem März-oder Föderations-Felde*. Ici, son jugement n'est terni par aucune fausse note. L'enthousiasme de vingt-cinq millions d'hommes pour une nouvelle constitution lui apparaît comme un fait unique dans l'histoire. Le spectacle que peuvent offrir les manifestations de l'enthousiasme en de pareils moments lui semble à la fois terrible et magnifique. C'est là qu'il voit l'amorce d'un changement radical de la vie politique et désormais sa pensée va se développer dans la dynamique du processus révolutionnaire.
- 11 Jusqu'alors, il ne voit dans la révolution que le caractère destructeur d'un ordre ancien. C'est pourquoi il pense qu'il est préférable de l'éviter par de bonnes réformes ou, au moins, de la faire reculer le plus possible, comme il l'écrit à l'occasion de son passage à Amsterdam. La voix du futur révolutionnaire est souvent étouffée par une volonté de modération qui se manifeste à plusieurs reprises, modération due, certainement, au pessimisme de Forster quant au sort de l'humanité. Ce pessimisme profond émane, non pas des critiques faites à son époque, mais du sentiment de ne pouvoir plus guère accorder de confiance en l'être humain. Selon lui, l'homme de cette fin du XVIII^e siècle n'écoute plus la voix de la raison, il est la proie de ses instincts, aveuglé par les

despotes, réduit à la servilité et incapable de penser et d'agir. Tel est le tableau de ses contemporains que Forster trace dans les *Ansichten vom Niederrhein*. Comme chez Goethe et Schiller, ce pessimisme s'explique par le fait que personne n'entrevoit d'issue politique pour l'Allemagne. Quand Goethe et Schiller se réfugient dans la création d'un idéal d'humanité, Forster pour l'instant ne trouve pas d'issue raisonnable et réalisable. Pour le moment encore, sa croyance au progrès et en la perfectibilité de l'homme passe au second plan. Il faudra que les événements se précipitent et l'incitent à participer directement à l'action pour qu'il trouve une nouvelle raison de lutter.

- 12 On peut donc affirmer qu'on trouve dans ces premiers écrits sur la révolution une légitimation de la révolution provoquée par la tyrannie. Pour lui, la révolution n'a rien d'une blâmable sédition, elle est au contraire la juste révolte d'un peuple qui revendique son droit naturel. Contrairement à la plupart de ses compatriotes, il ne recule pas devant les violences qu'elle risque d'engendrer et justifie sa position par deux arguments : d'une part, ces violences ne sont rien en considération de l'esclavage subi si longtemps par les peuples, d'autre part, elles font partie de la nature. Il propose donc une conception dynamique de la révolution : elle est un événement comparable aux catastrophes naturelles, et issue de l'action de forces antagonistes, un phénomène primaire que la raison ne peut saisir totalement¹⁴.

L'expérience de la Révolution française et la construction d'un monde nouveau

- 13 Cette vision du développement politique persiste deux années plus tard après son expérience concrète de la Révolution. En effet, dans *Parisische Umriss*, il explique que la révolution est la « révolution » parce qu'elle bouleverse tout¹⁵. Sans doute est-elle un événement trop peu fréquent pour qu'on en connaisse les lois particulières et elle ne saurait être limitée par les lois de la raison. Qui consentirait à être l'avocat de la Révolution française, s'interroge-t-il, s'il fallait garantir la conformité de tous les événements particuliers aux règles de la raison ? Il considère que la révolution est une maladie qui débarrasse le corps de tout ce qui est corrompu ou encore une force purificatrice comme l'orage. « La révolution a rompu toutes les digues, brisé toutes les barrières »¹⁶, déclare-t-il, dès le début des *Parisische Umriss* et, plus loin, il parle d'une lutte chaotique des éléments, de convulsions violentes et de bouleversements terribles. Dans la cinquième lettre, il conclut un long développement sur la violence des conflits en déclarant que « le feu dévorant [de la Révolution] fait maintenant tout fondre ce qui s'oppose à lui, sans considération de la personne »¹⁷. Dans une lettre à Thérèse d'octobre 1793, il a encore recours à cette métaphore : « La lave de la Révolution coule majestueusement et n'épargne plus rien. Qui pourrait la détourner ? »¹⁸ Forster légitime donc toujours sa violence qui est d'autant plus grande que l'état antérieur était désespéré. La force de la révolution n'est pour lui ni purement intellectuelle ni purement raisonnable : elle est la force brute de la foule¹⁹. Cette violence toutefois n'est acceptable qu'au regard du but à atteindre : « Le spectateur tranquille ne comprend pas le degré de tension qui pourrait l'entraîner à se procurer la liberté même au prix des atrocités d'une révolution. Mais il faut que le moment où une telle acquisition ne lui paraîtrait plus trop chère reste pour lui dans le domaine des possibilités »²⁰.
- 14 En revanche, ceux qui sont dans le tourbillon doivent essayer d'agir raisonnablement. Forster adopte un nouveau point de vue quand il déclare qu'on ne doit pas « méconnaître et compter pour rien l'admirable richesse d'idées, les vérités les plus sublimes de la raison, les multiples contacts et élans que permettent les sens humains les plus nobles, bref le grand spectacle de la lutte et de la naissance d'aussi nombreuses

forces de l'esprit qui, dans ces occasions, tantôt sont réceptives et tantôt s'extériorisent »²¹. Ainsi, quand la liberté, l'anoblissement des sentiments et la perfection deviennent des impératifs catégoriques, les nations doivent être garantes du succès de la Révolution car, malgré ses reculs éventuels ou ses revers, elle ne doit pas manquer son but. Seul compte, en effet, le résultat final.

- 15 Dans cette œuvre, Forster souligne l'importance d'une notion nouvelle en affirmant que la révolution est l'expression de l'opinion publique²². Il considère que le décret de la Convention déclarant que le gouvernement français doit rester révolutionnaire jusqu'à la paix est l'expression de l'opinion publique, selon laquelle la Révolution doit se poursuivre jusqu'à ce que sa force motrice soit complètement utilisée. Dans un régime despotique, la raison et la volonté n'existent que chez ceux qui gouvernent, le peuple est une masse sans vie, pour n'être qu'un corps mort qui n'obéit plus qu'aux impulsions mécaniques. Or, depuis son arrivée à Paris, Forster considère l'opinion publique comme le moteur de la Révolution et comme une force critique des décisions prises à tous les échelons. Elle est une force qui agit dans la Révolution et lui permet de durer. « Notre opinion publique est le produit de la réceptivité du peuple enrichi par les apports de tous les mouvements révolutionnaires passés »²³. Étant donné la réceptivité de la Nation française, le fait que les événements des quatre dernières années ont accru l'excitabilité explique que cette force puisse maintenant opérer des miracles. La Convention peut gouverner grâce à l'opinion publique, soit en s'adaptant à elle, soit en agissant sur elle : « L'opinion publique est l'instrument de la Révolution et en même temps son âme »²⁴. D'ailleurs, elle existait déjà avant la Révolution et a participé à la chute des autorités et à l'abolition des classes. Grâce à elle, les représentants du peuple gouvernent sans contradictions l'ensemble de la Nation, ce qui signifie qu'elle est garante de la démocratie. En Allemagne, au contraire, certains s'efforcent de susciter une opinion publique, mais tant que le peuple ne sera pas libéré, elle n'existera pas²⁵. L'opinion publique est donc la force révolutionnaire par excellence. Elle n'apparaît qu'à partir du moment où le peuple décide de lui-même et n'est pas gouverné de l'extérieur. Orientée en grande partie par les dirigeants de la Révolution, elle agit à son tour sur eux. Se crée ainsi une unité organique entre peuple et gouvernement. Reflétant enfin la conscience de toute la nation, elle acquiert vis-à-vis de l'individu le poids d'une autorité. On trouve d'ailleurs chez Forster des interprétations de la pensée de Rousseau quand il déclare que quiconque refuse d'obéir à la volonté générale doit y être contraint par tout le corps. Il aspire donc à la démocratie dans sa forme la plus radicale. L'opinion publique trouve son fondement dans la collectivité du peuple. En ce sens, elle n'est pas à confondre avec l'esprit public, traduction de l'anglais *public spirit* qui représente l'attitude de l'individu qui travaille spontanément pour le bien de la communauté. Forster se montre ici partisan de la dictature jacobine : les Jacobins sont forts parce qu'ils sont en contact permanent avec le peuple, mais dès qu'ils cèdent du pouvoir, la contre-révolution gagne du terrain.
- 16 Georg Forster finit par identifier l'opinion publique à la raison du peuple et à sa participation à la vie publique. Souveraineté populaire et raison deviennent pour lui une seule et même chose. Il donne ainsi à la raison un contenu démocratique et révolutionnaire, la liant désormais à la vie politique du peuple révolutionnaire. Lui qui avait douté auparavant de la raison humaine, reprend confiance grâce à la Révolution qui, tout en éveillant les talents du peuple, permet aux capacités de l'homme de se développer. Cette conception est vivifiée par ses expériences parisiennes.

- 17 La force de l'opinion publique conduit Forster à s'interroger sur la souveraineté populaire et le fait réagir contre le culte de la personnalité. Il se refuse à considérer comme des demi-dieux ceux qui dirigent la Révolution. En France, il constate qu'on a appris à mépriser les souverains et les idoles et que l'opinion publique juge encore plus rapidement qu'un tribunal. La formule des représentants du peuple est la suivante : « Que la République dure et que mon nom disparaisse ». Forster a conscience que le sort de la République ne dépend pas d'un homme, mais du peuple qui doit guider l'action révolutionnaire. Grâce à la nouvelle constitution, les Français sont devenus raisonnables ; les Montagnards qui conduisent le pays se comportent comme des serviteurs et non des despotes, car la Révolution leur impose des sacrifices et les rend vertueux. Administrant dans l'intérêt du peuple, ils ont gagné l'appui de l'opinion publique. Forster se rend compte que la Révolution française a permis à la souveraineté populaire de se réaliser et il estime que le parti des Jacobins est fort parce qu'il prend en compte les revendications des foules révolutionnaires. Dans le mouvement révolutionnaire, il finit par assimiler opinion publique, souveraineté populaire et raison.
- 18 Le but à atteindre est l'établissement de la liberté qui, seule, permet le développement des forces de l'individu. Comme Kant, Forster est persuadé que le peuple a droit à la liberté, même quand il n'y est pas préparé, même quand il n'est pas mûr pour elle²⁶. Comme lui, il estime qu'on ne peut devenir digne de la liberté si on n'est pas libre. Sans doute les premières tentatives s'avèrent-elles parfois dangereuses, mais il faut persévérer, affirme-t-il, en utilisant souvent l'image de l'enfant qui, apprenant à marcher, tombe souvent, mais se relève toujours. Quant à la liberté, Forster la définit peu à peu comme l'obéissance à la loi élaborée par tous les citoyens. En effet, le mépris des lois aboutit à un état aussi éloigné de la liberté que le despotisme. Tels sont l'anarchie, le droit du plus fort, le règne de la force physique et non de la raison.
- 19 Après voir si fortement douté de la raison, Forster en vient donc à la réhabiliter en tant que condition de la liberté. Être libre, c'est être moral et raisonnable. Ce changement d'attitude par rapport à la raison est lié à l'issue qu'il entrevoit désormais. Il constate à plusieurs reprises la rapidité avec laquelle des progrès sont réalisés lorsque les hommes jouissent d'une constitution libre. Forster s'éloigne donc nettement d'une conception de la liberté intérieure à laquelle restent attachés la plupart de ses contemporains allemands. Si la liberté a, selon lui, pour fonction essentielle de permettre le perfectionnement de l'homme, elle est également synonyme de travail librement accompli. Par ailleurs, il insiste sur le fait qu'elle doit servir à fonder un régime raisonnable.
- 20 En revanche, en ce qui concerne l'économie, Georg Forster penche désormais pour la limitation de la liberté²⁷. Il loue donc la politique financière de la Convention qui a pour conséquence l'abolition du luxe, la simplicité des mœurs et le respect de l'égalité. La révolution opère le passage de l'égoïsme à l'altruisme, mettant ainsi l'homme sur la voie du bonheur. Aussi approuve-t-il les mesures de la Convention limitant la liberté économique qui avait engendré la richesse des uns et la pauvreté des autres. Rendre la richesse inutilisable est un bon moyen d'apprendre à la mépriser. Pour le moment, les besoins les plus urgents sont le pain et les armes. Forster évoque ici à nouveau la violence qui permet de se procurer biens domestiques de première nécessité et armes si l'opinion publique n'a pas suffi à les obtenir. En contraignant par la force ceux qui ne

contribuent pas volontairement au bonheur de leurs semblables, les citoyens sont amenés à reconnaître les devoirs qu'ils ont envers la société.

- 21 Ces considérations l'amènent à poser les problèmes de la propriété et de l'égalité. Sous la double influence de Godwin et de Frölich, il sait gré à la Convention d'avoir interdit la spéculation, l'exportation des marchandises de première nécessité et d'avoir porté atteinte à la propriété privée. Il approuve donc la politique de Robespierre qui a eu tant de mal à imposer ces mesures. Les questions sociales prennent de plus en plus d'importance pour lui ; il faut que disparaissent les conditions inhumaines de vie pour que la dignité humaine puisse se réaliser. Dans une œuvre tardive, *Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit*, il cherche à prouver que le bonheur moral dépend du bonheur matériel, voyant dans l'inégalité la cause principale du malheur et, dans l'exploitation qui ne laisse pas au peuple le temps de se cultiver, la cause politique de l'inégalité. Après avoir constaté que le libéralisme économique entraîne la montée des prix, il finit par assigner à l'État la tâche de préserver l'économie. Ses positions théoriques, exposées dans une lettre à Huber de novembre 1793, sont proches, malgré le temps qui les sépare, de celles de Babeuf : « La richesse dont on ne peut plus jouir est comme disparue, elle n'a plus de valeur. [...] C'est cette révolution dans la pensée qui crée la force de la République. Aucune mesure qui attaque les riches ne peut échouer. Nous allons bientôt voir la Nation devenir dépositaire de toute la richesse en France [...] et c'est alors que se réalisera la République lacédémonienne et qu'une foule de quarante millions ne formera plus qu'une famille »²⁸. Jamais auparavant il n'avait fait, aussi clairement, de l'égalité sociale la base de l'égalité politique. Il souligne que la propriété privée doit être abolie au profit de la Nation. Pour lui, le mépris de l'argent donne sa force à la Révolution. Il imagine une société sans classes où même le riche renoncerait à sa fortune. Le fait qu'il envisage, au terme de sa pensée, la disparition de la richesse d'elle-même prouve qu'il nourrit encore bien des illusions. Cette évolution vers une conception de l'égalité sociale s'explique par l'intérêt qu'il a toujours porté aux couches défavorisées de la population. Mais il faut souligner dans l'évolution intellectuelle de Forster l'importance de l'expérience révolutionnaire : c'est, en effet, la réalité sociale de la Révolution française qui l'amène à douter du libéralisme.
- 22 Les *Parisische Umrisse* se caractérisent enfin par une foi en la Révolution qu'il renouvelle constamment. Forster ne cesse de noter les progrès de la Révolution qui ne peut pas progresser sans effusions de sang : son feu brûle et fait fondre tout ce qui se trouve sur son passage, mais seul compte le but à atteindre. Les dissensions et le combat entre la Gironde et la Montagne dont il est spectateur ne l'incitent jamais à mettre en cause la Révolution ; ces affrontements ne sont pour lui que des péripéties, tels des éclairs dans un orage, qui ne sauraient affaiblir le mouvement. Dans *Cook, der Entdecker*, il avait déjà évoqué l'antinomie naturelle, la lutte des forces contraires qui fait progresser l'histoire. C'est en partant de considérations analogues qu'il se place au-dessus de la lutte des factions pour ne prendre en compte que la marche générale de la Révolution qui mène à la liberté et crée les conditions du perfectionnement de l'homme. Ce perfectionnement reste la revendication fondamentale de Forster, car la faculté de se perfectionner est pour lui ce qui distingue l'homme de l'animal. Constatant que la Révolution française a changé les hommes, ce qui le rend plus optimiste quant à l'avenir de l'humanité, il est convaincu qu'elle offre à l'homme de nouvelles possibilités, en lui permettant de vaincre l'égoïsme, de mépriser les passions et la richesse, de devenir raisonnable et avide de perfectionnement. Forster observe déjà autour de lui des exemples concrets de cette transformation qui ne font que fortifier sa foi en la

Révolution. Lui qui désespérait de voir un jour la raison triompher et qui exprimait si souvent son pessimisme redevient serein sinon optimiste lorsqu'il considère les effets bénéfiques de la Révolution. Le point est fondamental : les idées politiques de Forster reposent sur des convictions éthiques. En fin de compte, l'État doit limiter les passions et les subordonner à la raison. À cette époque, cette position n'a rien de surprenant, car la période révolutionnaire permet d'affirmer avec vigueur des principes moraux. Les bons principes sont ceux qui établissent les droits de l'homme et du citoyen. La notion de vertu paraît fondamentale aux révolutionnaires français et s'oppose chez eux, comme chez Forster, aux passions et aux préjugés imputables à un égoïsme non encore maîtrisé. Forster ne dépasse pas le point de vue moral des Lumières, car la Révolution française est en fin de compte pour lui une victoire de la raison. Cette progression se fait avec le soutien des foules révolutionnaires. S'il ne doute pas des progrès de la Révolution française, c'est parce qu'il a le sentiment qu'elle est animée par elles. Ce n'est qu'à Paris qu'il comprend l'importance de l'opinion publique et de la souveraineté populaire. Le but de la révolution n'est pas selon lui le bonheur de l'homme, car le bonheur ne peut être octroyé. Forster voit plutôt dans la révolution le moyen de mettre l'homme sur la voie du perfectionnement et il attribue à la Révolution française un rôle positif dans le plan général d'éducation du genre humain.

- 23 On peut donc dire qu'après l'expérience de la Révolution de Mayence en 1792-93 dans laquelle il joue un rôle éminent et son exil à Paris à partir de mars 1793, Forster forge l'idée d'une révolution constructrice. Dès son court passage à Paris lors de la fête du Champ de Mars, en juillet 1790, il est déjà persuadé de la force de la Révolution comme il l'écrit à Jean de Müller : « Il m'a fait un plaisir infini de vous voir d'accord avec moi sur la solidité de la Révolution en France. Oui, assurément cela durera ! D'après tout ce que j'ai vu j'en suis persuadé comme de mon existence. Il n'est pas possible que jamais il se fasse une contre-révolution ; car effectivement, non seulement la Nation est d'accord, mais elle est parfaitement instruite et éclairée sur ses intérêts »²⁹. Après son retour de France, il ne change plus d'opinion. Il aime souligner souvent que la révolution tient sa solidité de l'œuvre du peuple français tout entier. Ceux que les émigrés ont appelé un tas de gueux, de brigands ou de cannibales représentent en réalité une masse de vingt-cinq millions d'hommes. Il est normal que ces hommes ne soient pas encore parfaits puisqu'on les a considérés jusqu'alors comme des êtres mineurs, exploités, et que l'on a cherché à obscurcir leur esprit. Eu égard à ce processus, Forster pense qu'il est plutôt surprenant de constater tant de modération et de vertu chez un peuple qui a vécu plusieurs siècles sous le joug des despotes³⁰. Réfutant Burke³¹, il va jusqu'à dire qu'on peut choisir n'importe quelle image pour la Révolution française sauf celle qui la réduit à une destruction violente. Après son court séjour en France, il voit donc dans la Révolution l'amorce d'un renouvellement radical de la vie politique.

- 24 La position de Forster est assez originale à une époque où l'on s'efforçait de définir la révolution³². Le terme était déjà un mot clé à l'époque des Lumières. Abandonnant l'ancienne conception de mouvement naturel se reproduisant à l'infini de manière cyclique ainsi que celle de coup d'État ou prise de pouvoir qui avait pris une connotation péjorative, les penseurs des Lumières revalorisent le mot et passent du pluriel (les révolutions) au singulier (la révolution). Cette transformation sémantique s'opère sous l'influence de deux révolutions, la Révolution anglaise de 1688 et la Révolution américaine. Voltaire oppose en effet la Révolution anglaise aux « séditions » des autres pays. Quant à la Révolution américaine, Raynal la considère, dans son *Histoire*

des deux Indes, comme le début d'une ère nouvelle, un mouvement salubre qui pourrait se répercuter en France.

- 25 Dès 1740, on a pu constater en France les signes d'une révolution, une révolution des idées, ce que Voltaire appelle « révolution des esprits ». Elle se manifeste par la diffusion croissante de la littérature éclairée, l'humanisation de l'appareil judiciaire et l'interdiction de la Compagnie de Jésus. Ce concept de « révolution des esprits » devient une formule privilégiée dans la phase tardive des Lumières et le mot au singulier s'étend de plus en plus au domaine politique pour désigner des réformes, une rénovation politique et morale. Forster, on l'a vu, ne partage pas ce point de vue puisqu'il conteste le fait que les Lumières soient à l'origine des révolutions politiques. Il se révèle plus proche de Rousseau qui tient pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe puissent durer encore plus longtemps et qui voit dans la révolution un événement qui bouleverse, radicalement et souverainement, les sociétés et les États.
- 26 Pendant la Révolution française, en particulier dans les discours de Robespierre, la révolution est conçue comme un changement nécessité par un mouvement irrésistible du peuple souverain. C'est dans l'instauration de la République qu'elle trouve son but et elle devient ainsi une phase nécessaire vers un État idéal. L'idée de violence et de processus obéissant à des lois propres s'impose peu à peu et la dimension politique se complète par des aspects économiques et sociaux. C'est dans cette mouvance que se situe Georg Forster en passant de la conception d'une révolution destructrice d'un ordre ancien à celle d'une révolution reconstructrice, créatrice d'un État qui permettrait à l'homme de se perfectionner.

NOTES

1. Cette œuvre paraîtra seulement en 1794 dans les *Friedenspräliminarien* de Ludwig Ferdinand HUBER, vol. 5, St. 17/18, p. 1-43.

2. Œuvre parue chez Voss à l'automne 1792. Sur ces deux œuvres, voir : Rolf REICHARDT, « Die visualisierte Revolution. Die Geburt des Revolutionärs Georg Forster aus der politischen Bildlichkeit », dans *Georg-Forster-Studien*, V, p. 163-227 ; Marita GILLI, « 'Les Souvenirs de l'année 1790 dans les tableaux historiques et portraits de D. CHODOWIECKI, D. BERGER, Cl. KOHL, J.F. BOLT et J.S. RINGK' de Georg FORSTER », dans *Littérales, Art et Littérature*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 65-91.

3. Pour une vision d'ensemble de l'œuvre de G. Forster, on pourra consulter : Marita GILLI, *Georg Forster. L'œuvre d'un penseur allemand réaliste et révolutionnaire (1754-1794)*, Paris, Champion, 1975 ; Ludwig UHLIG, *Georg Forster*, Tübingen, 1965 ; les actes du colloque *Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive*, Berlin, Akademie-Verlag, 1994 et la série des *Georg-Forster-Studien*, vol. 1 à 11, éditée par Kassel University Press depuis 1997 (les deux premiers volumes ont paru au Berlin-Verlag). On trouvera dans ces deux derniers ouvrages une bibliographie à jour dans la continuité de la bibliographie de Horst FIEDLER, *Georg Forster-Bibliographie 1767-1970*, Berlin, Akad. Verlag, 1971.

4. Les deux premières parties paraissent en 1791 et 1792 chez Voss, la troisième en 1794 après sa mort dans les *Friedenspräliminarien* de Ludwig Ferdinand HUBER qui utilise les manuscrits de Forster concernant l'Angleterre et la France. Sur cette œuvre, on pourra consulter Helmut PEITSCH, *Georg Forsters « Ansichten vom Niederrhein »*. *Zum Problem des Übergangs vom bürgerlichen Humanismus zum revolutionären Demokratismus*, Frankfurt/Main, P. Lang, 1978.
5. Georg FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, dans *Georg Forsters Werke*, vol. IX, Berlin, Akademie-Verlag, 1958, p. 161. Dans les notes suivantes, cette édition sera indiquée en abrégé AA.
6. La pensée de Forster à ce sujet reste encore ambiguë. Il ne dit jamais à quel moment l'homme, réduit à l'état de bête par le despotisme, parvient tout de même à acquérir la force de résister et de combattre. Il révisera ses opinions dans *Parisische Umriss*.
7. Georg Forster, *Ansichten von Niederrhein*, op. cit., p. 123.
8. Georg Forster à Johann Reinhold Forster, 30 mars 1782, AA, XIII, p. 372.
9. Georg FORSTER, *Erinnerungen aus dem Jahre 1790*, VII : *Französischer Enthusiasmus auf dem März- oder Föderations-Felde*, dans AA, VIII, p. 280.
10. *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit. p. 117.
11. *Revolutionen und Gegenrevolutionen* dans *Historisches Jahrgenälde von 1790*, AA, VIII, p. 238.
12. *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., p. 129.
13. *Ibid.*, p. 230.
14. Sur l'évolution de Forster, voir Marita GILLI, « Johann Georg Forster zwischen Spätaufklärung und Französischer Revolution oder Wie ein deutscher Aufklärer Revolutionär werden kann », dans Helmut REINALTER (HRSRG.), *Die Französische Revolution, Mitteleuropa und Italien*, Frankfurt/Main, 1992, p. 51-70.
15. Sur cette œuvre, voir Jean MONDOT, « Georg Forster à Paris. Une lecture allemande de la Révolution française », dans Jean MONDOT et Alain RUIZ, *Interférences franco-allemandes autour de la Révolution de 1789*, Bordeaux, 1993 ; Marita GILLI, « Die Grenzen der Demokratie : Die Gewalt in den *Parisischen Umrissen* », dans *Georg-Forster-Studien*, VIII, Kassel University Press, 2003, p. 219-235 ; Thomas GROSSER, « Die Bedeutung Georg Forsters als Kulturvermittler im Zeitalter der Französischen Revolution », dans *Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive*, Akademie-Verlag, 1994, p. 211-254.
16. Georg FORSTER, *Parisische Umriss*, AA, X/1, p. 595.
17. *Ibid.*, p. 625.
18. Georg Forster à Thérèse, 24 octobre 1793, AA, XVII, p. 461.
19. *Parisische Umriss*, dans AA, X/1, p. 596.
20. *Erinnerungen aus dem Jahre 1790. Französischer Enthusiasmus auf dem März- oder Föderations-Felde*, AA, VIII, p. 285.
21. *Parisische Umriss*, AA, X/1, p. 604.
22. Sur ce sujet, voir Marita GILLI, « La force de l'opinion publique dans le processus révolutionnaire vue par un Allemand : Georges Forster », dans Alberto POSTIGLIOLA, *Materiali della società italiana di studi sul secolo XVIII. Opinione Lumi Rivoluzione*, Rome, p. 146-151.
23. *Ibid.*, p. 597.
24. *Ibid.*, p. 602.
25. Dans un fragment retrouvé après sa mort et malheureusement sans date, *Über die öffentliche Meinung*, Forster se plaint comme beaucoup d'écrivains qu'il n'y ait pas

d'unité ni de nation allemande. Il pense que l'Allemagne est en retard par rapport aux pays qui ont une capitale (Rome, Paris, Londres), ce qui explique que le terme même d'opinion publique y soit pratiquement ignoré. Il n'est donc pas étonnant que, constatant à Paris les bienfaits de l'opinion publique, il les relie au développement de la Révolution.

26. Rappelons l'opinion de Kant émise dans une note de *La religion dans les limites de la raison pure* en 1793 : « Je ne peux pas admettre l'opinion de ces hommes, même s'ils sont parmi les plus intelligents, qui affirment qu'un certain peuple sur le point d'établir la liberté légale n'est pas mûr pour la liberté, que les serfs d'un propriétaire terrien ne sont pas encore mûrs pour la liberté ou bien que les hommes en général ne sont pas encore mûrs pour la liberté religieuse. Si l'on devait admettre cette assertion, la liberté ne se réaliserait jamais ; car on ne peut être mûr pour la liberté si on ne l'a auparavant acquise ; il faut être libre pour apprendre à se servir librement de ses forces. Les premiers essais seront certes grossiers [...] cependant on ne devient jamais raisonnable que par ses propres expériences ». (*Immanuel Kants Werke*, hg. v. CASSIRER, Berlin, 1923, t. VI, p. 338). C'est cette note qui a valu à Kant la réputation d'être jacobin ; il ne l'a pas modifiée dans la réédition de 1794. Cette conception est opposée à celle des classiques allemands selon lesquels il faut éduquer l'homme avant de lui donner la liberté.

27. Voir Marita GILLI, « Le libéralisme de Georg Forster à l'épreuve de la Révolution française », dans *Les libéralismes allemands. Défis du passé et du présent*, Paris, 1999, p. 19-36.

28. Georg FORSTER à Ludwig Ferdinand HUBER, 15 novembre 1793, dans AA, XVII, p. 473.

29. Georg FORSTER à Johannes von MÜLLER, 18 juillet 1790, dans AA, XVI, p. 161. En français dans le texte.

30. La position de Forster est tout à fait identique à celle de Thomas Paine qui estime que la violence résulte des trahisons de la cour. Au lieu de s'indigner que la populace ait commis des actes violents, il vaudrait mieux, pense Paine, se demander pourquoi existe ce qu'il est convenu d'appeler populace : on lui a enseigné la cruauté en lui donnant l'exemple de supplices abominables et on l'a maintenue dans un effroyable degré de misère et d'ignorance. La Révolution élève cette populace pour faire d'elle un peuple.

31. Edmund BURKE, *Reflections on the Revolution of France*, 1790.

32. Voir l'article « Révolution » du *Dictionnaire européen des Lumières* qui retrace l'évolution sémantique du mot et fournit une abondante bibliographie. Sur la conception de la Révolution chez Forster voir : Wolfgang RÖDEL, « Georg Forsters Beurteilung der Französischen Revolution », dans *Weimarer Beiträge*, 2, 1956, p. 182-213 ; édith SCHIROCK, *Georg Forster und die Französische Revolution*, Diss., Freiburg, 1972 ; Ralph-Rainer WUTHENOW, « Das Problem der Revolution in Forsters Schriften », dans *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, 25, 1973, p. 422-438 ; Helmut REINALTER, « Forsters Revolutionsverständnis », dans *Georg-Forster-Studien*, VIII, Kassel University Press, 2003, p. 207-218.

RÉSUMÉS

À partir de 1790, Forster écrit un certain nombre de textes sur la Révolution ; les premiers sont rédigés après avoir assisté à la fête du Champ de Mars en juillet 1790, les derniers le sont alors qu'il est en exil à Paris depuis mars 1793. Quoique brève, cette période révèle une évolution sensible de sa pensée. Dans les premiers écrits, il insiste sur l'aspect violent et destructeur de la Révolution qu'il compare à un phénomène naturel. Il souligne que l'action de forces contraires constitue le moteur de la Révolution et que ce mouvement violent est purificateur. De plus, Forster considère déjà le rôle du peuple comme indispensable à toute révolution.

Deux ans plus tard, au contact direct des événements, il souligne toujours l'aspect violent de la Révolution et parle de la « force brute de la foule ». Mais, il développe alors l'idée d'une Révolution constructrice, d'un renouvellement radical de la vie politique, de la création d'un État permettant à l'homme de se perfectionner.

The conception of the Revolution by a German revolutionary: Georg Forster. Rupture or reconstruction? Beginning in 1790, Forster wrote a number of texts on the Revolution, the first after attending the Festival of the Champ de Mars in July 1790, and the last ones composed in exile in Paris after 1793. Though brief, this period reveals a perceptible evolution in his thought. From his first writings, he insists on the violent and destructive character of the Revolution that he compared to a natural phenomenon. Moreover, Forster considered already the role of the people as indispensable to all revolutions. Two years later, in direct contact with the events, he still emphasized the violent nature of the Revolution, and spoke of the «brutal force of the crowd». But he then developed the idea of a constructive revolution, of a radical renewal of political life, of the creation of a State that enables man to perfect himself.

INDEX

Mots-clés : révolution, violence, révolution constructrice

AUTEUR

MARITA GILLI

25, rue des Frères Chaffanjon, 25000 Besançon, marita.gilli@wanadoo.fr